

Sémiologie des processions antiques

Jacques des Courtils

Académie Montesquieu - séance du 11 mars 2024

L'étude des processions peut paraître un sujet un peu vain. Il s'agit, semble-t-il, d'un rituel quelque peu archaïque, voire désuet, qui ne serait plus entretenu que par quelques dévots attachés à des formes traditionnelles de religiosité extérieure cachant peut-être une certaine pauvreté intérieure, ou bien ne serait que le conservatoire de traditions pittoresques entretenues par fidélité familiale, ou régionale, ou encore des revendications identitaires plus ou moins imprégnées de folklore, — ce dernier ayant au passage d'intéressantes retombées économiques par le biais du tourisme... Il est en effet facile de trouver des exemples de processions religieuses encore vivantes (grande procession de Tournai, processions de la Semaine Sainte en Andalousie, etc.) et de montrer que leur signification religieuse originelle est plus ou moins oblitérée par leur richesse folklorique...

Dans son acception la plus simple, une procession est un groupe de personnes qui se rendent de façon ordonnée d'un point à un autre, selon un itinéraire généralement immuable, de façon publique et visible, voire ostensible, dans le cadre d'un rituel récurrent, de nature variable mais majoritairement religieux. Je restreindrai le sujet aux seules processions religieuses, les processions funéraires obéissant à des règles plus fluides et présentant une variété sociale, topographique et même rituelle telle qu'il est impossible de les réduire à un modèle unique. Je ne traiterai pas non plus des pèlerinages, ceux-ci reposant avant tout sur une décision individuelle même s'il leur arrive de regrouper des foules importantes. On distinguera aussi les processions religieuses, ce qui est presque un pléonasme, des processions laïques, ce qui est un oxymore, auquel on préférera le mot défilé, qu'il soit militaire ou syndical.

L'organisation de processions religieuses est un fait historique très ancien attesté depuis l'apparition des royaumes théocratiques du Proche-Orient ancien au sortir de la Préhistoire : processions babyloniennes qui ont laissé leur marque dans la ville dont chaque porte et la voie qui la traversait était placée sous la protection d'une divinité, processions égyptiennes dont les temples nous ont conservé la trace archéologique sous la forme de la voie processionnelle menant aux temples et gardées par des divinités protectrices (rangées de statues de lions, de sphinx, de béliers).

En vous proposant de traiter de la sémiologie des processions antiques, j'ai voulu me limiter à mon domaine de compétence et vous proposer un essai d'analyse de ce phénomène de nature anthropologique à l'intérieur de la civilisation gréco-romaine qui présente, pour une telle analyse, les avantages suivants : elle nous est suffisamment connue pour se prêter à l'observation et elle est suffisamment différente de la nôtre, notamment par le fait qu'elle n'est pas imprégnée de christianisme, pour ne pas prêter le flanc à des polémiques dans

lesquelles nos subjectivités risqueraient de s'investir au détriment d'une analyse rigoureuse. Mon premier soin sera donc de décrire le plus précisément possible l'objet de mon étude et, dans un deuxième temps, de dépasser le simple schéma descriptif afin d'essayer d'en dégager la signification.

Il faut toutefois énoncer un constat liminaire aussi évident que paradoxal : parler des processions antiques, c'est parler d'un fantôme qu'aucun d'entre nous n'a jamais vu, c'est essayer de palper l'impalpable : on peut décrire les rites, les itinéraires, les participants, les tenues, mais on ne peut pas mettre la procession sous la loupe ou le microscope. La procession passe mais, contrairement au fleuve qui s'écoule, son flux n'existe plus dès qu'elle est passée. Heureusement, nous avons les *textes*, les *images* et les *espaces processionnels*. Les textes sont, comme toujours, irremplaçables puisqu'on trouve dans les inscriptions des prescriptions précises pour l'organisation d'une procession et, dans les textes historiques ou littéraires, des descriptions de processions, — descriptions dont le caractère autoptique est hélas souvent difficile à évaluer. Les images ne sont pas moins difficiles à utiliser pour une enquête précise, car leur degré d'exactitude échappe à notre appréciation. Quant aux espaces, ils sont révélés par l'archéologie.

La procession se dit *pompè* en grec, ce qui a donné le latin *pompa* et, bien entendu, l'expression française « pompe funèbre ». À l'origine, le mot grec désigne simplement le fait d'accompagner des victimes que l'on emmène au lieu du sacrifice. Les processions constituent donc un rituel préliminaire à un sacrifice, car c'est bien entendu ce dernier qui est l'acte majeur du culte dans la religion antique. La procession peut être très modeste : le dédicant, quelques membres de sa famille accompagnant l'animal de sacrifice et partant de chez eux pour se rendre au sanctuaire, suffisent à former une procession. Lors des fêtes importantes de la religion grecque, la procession se forme le plus souvent, mais pas uniquement, sur l'agora et plus particulièrement au prytanée, puisque c'est la maison commune des habitants de la cité. On se rend au sanctuaire, on chante des hymnes, la bête est sacrifiée, après quoi a lieu le banquet au cours duquel on consomme les viandes non sans avoir prélevé la part du dieu et, selon les cas, celle du prêtre. Dans la suite, je ne traiterai que des grandes processions, seules à présenter des caractéristiques reconnaissables.

Un petit nombre de textes antiques gravés sur pierre nous permettent d'en retracer les grandes lignes mais, curieusement, Homère, notre plus ancien témoin, n'emploie jamais le mot *pompè* et il n'en est jamais question lorsque le poète mentionne ou décrit un sacrifice. Il semble donc que le rite de la procession soit apparu dans le monde grec après l'époque d'Homère, sous l'influence des civilisations orientales plus anciennes que j'ai déjà évoquées, ce qui expliquerait, entre autres, l'existence dans l'île de Délos dédiée à Apollon, de la célèbre « terrasse des Lions » dans laquelle on peut aisément détecter une imitation des allées processionnelles égyptiennes.

Toutefois, avant que les hommes ne processionnent, les dieux sont censés leur avoir montré l'exemple : c'est le fameux défilé des dieux lors des noces de Thétis et de Pélée, les

parents du héros Achille. Pélée, roi humain, épousant Thétis, une déesse, tous les dieux de l'Olympe sont invités aux noces et ce détail de la légende d'Achille est devenu un motif iconographique très prisé, celui de la procession des dieux se rendant au mariage. Nous en avons une belle illustration sur un vase grec du VI^e s. av. J.-C. appelé « vase François », trouvé dans une tombe étrusque et conservé au musée de Florence : on y voit les dieux défiler sagement, les uns à pied, les autres en char.

La plus ancienne attestation *historique* d'une procession grecque se trouve chez Hérodote qui raconte comment le tyran Pisistrate, un siècle avant l'époque de Périclès, prit le pouvoir à Athènes à l'occasion d'une procession en l'honneur d'Athéna au cours de laquelle il se montra dans un char conduit par une femme athénienne de grande taille dont tous crurent que c'était la déesse elle-même qui leur désignait son candidat.

On connaît par la suite l'existence de dizaines d'exemples de processions grecques mais très peu sont documentées de façon détaillée. À l'époque archaïque et à l'époque classique, disons jusqu'au siècle de Périclès et encore un siècle après, les processions peuvent être classées par leur objet et par leur taille : ou bien il s'agit de processions privées ou bien il s'agit de processions à laquelle tout ou partie du corps civique est invité, et celles-ci sont généralement « genrées » : procession des femmes en l'honneur d'Artémis ou de Déméter, procession masculine en l'honneur d'Apollon ou d'Héraclès. Il y a enfin un 3^e cas, c'est la procession annuelle en l'honneur de la divinité poliade, celle qui est protectrice de la cité. À Athènes, cas le mieux connu, c'est la totalité de la population civique, hommes, femmes et même les « métèques » qui est appelée à y participer.

C'est la fameuse procession des Panathénées qui avait lieu tous les ans en plein été et qui, une année sur quatre, revêtait un luxe particulier sous le nom de « grandes Panathénées ». Bien qu'elle soit représentée sur la fameuse frise du Parthénon, nous possédons pas mal de détails sur son organisation (Fig. 1). Nous connaissons son itinéraire à travers la ville. Nous connaissons aussi son ordonnancement : dans l'ordre, les magistrats, les canéphores (porteuses de corbeilles) et toutes les catégories de « porteurs » et de « porteuses » (hydriophores ou porteurs de vases à eau, thallophores ou porteurs de rameaux), les transporteurs de *hiérai* (objets sacrés), puis les victimes des sacrifices et les musiciens. En seconde partie, les Athéniens, répartis par *dème* (équivalent de nos cantons) et par tribu ; chaque groupe de *démotes* était contrôlé par son *démarque* (président du *dème*), et l'ensemble des groupes était placé sous l'autorité d'un *hiérope*. Il régnait une discipline stricte comme le montre cet extrait d'une inscription sur pierre relative à cette procession : « [que les hiéropes] mettent en mouvement la procession dès le lever du soleil, en infligeant l'amende prévue par la loi à ceux qui se déroberaient à leurs ordres »).

Toutefois, dès l'époque d'Alexandre le Grand, mort en 323, date retenue pour marquer le début de l'époque hellénistique qui occupe la dernière partie de l'histoire grecque, les mentalités changent progressivement et l'on assiste à une montée de l'individualisme. Celle-ci a pour effet, entre autres, de focaliser l'attention sur les rois, nouveauté politique qui remplace

la démocratie décadente, mais aussi sur les reines. Or cela a pour conséquence de détourner les processions et les sacrifices au profit, non plus des dieux, mais des rois et des reines : Alexandre le Grand est divinisé (c'est le sens du rite de l'apothéose) et fait l'objet d'un culte. Plusieurs de ses successeurs connaîtront l'apothéose : Antiochos II, roi de Syrie, reçoit le titre de *théos* (dieu), son successeur Antiochos III est gratifié d'honneurs funèbres et est déclaré « *isothéos* », c'est à dire « égal à dieu » ; Ptolémée II, en Égypte, déclare que sa défunte sœur et épouse, Arsinoé, est devenue une déesse et il lui confère les noms d'Aphrodite et d'Isis... Cette inflation des divinisations royales a pour pendant une inflation des processions et des sacrifices : certaines processions deviennent même d'extraordinaires parades, évoquant par certains aspects les grands carnivals contemporains. Nous en possédons un exemple extraordinaire grâce à la description par un certain Callixène (cité par Athénée) de la parade organisée en l'honneur de Ptolémée I par son fils Ptolémée II, à Alexandrie en 271/270, dont voici un extrait :

« Quant à la section Dionysiaque, elle était précédée de Silènes, les uns couverts d'une robe pourpre foncé, les autres de robes pourpre clair. Ils étaient suivis de Satyres, tenant des torches ornées de feuilles de lierre en or. Après eux s'avançaient des victoires ayant des ailes d'or. Elles portaient des brûle-parfums, hauts de six coudées, ornés de branches de lierre en or. Ces victoires avaient des tuniques, dont le tissu représentait diverses figures d'animaux, et elles étaient ornées de la plus riche parure en or.

Ensuite passa un char à quatre roues, long de 14 coudées (une coudée = ± 50 cm), sur 8 de large, traîné par 180 hommes. Sur ce char était la statue de Bacchus, haute de dix coudées, faisant une libation avec une tasse d'or. Ce Bacchus avait une tunique traînante. Extérieurement il avait un autre vêtement de pourpre broché en or.

Sur ce chariot, et devant Bacchus, était un cratère de Laconie, fait en or, tenant quinze métrètes (un métrète = ±27 litres); un trépied d'or sur lequel était un brûle-parfum en or et deux tasses en or, pleines de laurier et de safran

Après cela, s'avançait un autre, char à quatre roues, large de huit coudées, traîné par soixante hommes, emportant assise la figure de Nysa (une des nymphes), haute de huit coudées. Elle était revêtue d'une tunique jaune brochée en or par-dessus laquelle était une étole de Laconie. Cette figure se levait artificiellement, sans que personne y touchât : elle versait alors le lait d'une coupe, et se rasseyait.

Mais il ne faut pas passer sous silence ce grand char à quatre roues, long de vingt-deux coudées, large de quatorze, traîné par cinq cents hommes. On voyait dessus un antre singulièrement profond, fait de lierre, et peint en rouge. De cet antre s'envolaient, pendant la marche, des pigeons, des ramiers, des tourterelles ayant à leurs pattes des rubans attachés afin que les spectateurs pussent les saisir au vol. Deux sources en jaillissaient aussi, l'une de lait, l'autre de vin. Toutes les nymphes qui l'entouraient (ce char) avaient des couronnes d'or. On y voyait aussi Mercure, avec un caducée d'or, et les habits les plus riches.

Un autre chariot passa avec tout l'appareil de Bacchus à son retour des Indes. Ce dieu était mené en pompe, haut de douze coudées, assis sur un éléphant, et vêtu d'une robe de pourpre, avec une couronne de lierre et de pampre en or, tenant en outre un thyrses d'or. Il avait des brodequins dorés. Devant lui, sur la nuque de l'éléphant, était assis un petit Satyre de cinq coudées, couronné de brindilles de pin en or. De la main droite il semblait donner un signal avec une corne de chèvre en or. L'éléphant avait tout son harnais en or, et une guirlande de lierre en or autour du col. À sa suite marchaient cinq cents petites filles, vêtues de tuniques de pourpre, et ceintes d'une tresse en or : celles qui étaient en tête, au nombre de cent vingt, avaient des couronnes de pin en or.

A leur suite marchaient mille six cents enfants, vêtus de tuniques blanches, les uns couronnés de lierre, les autres de pin.

Derrière eux s'avançaient cinq bandes d'ânes montés par des Silènes et des Satyres couronnés. De ces ânes, les uns avaient des fronteaux et des harnais en or, d'autres en argent. On avait fait partir après eux, vingt-quatre chars attelés d'éléphants, soixante autres attelés de deux boucs, sept attelés d'oryx, et quinze de bubales. Il y avait en outre huit attelages de deux autruches, sept de deux âne-cerfs, quatre d'ânes sauvages, et quatre chariots. »

Athénée, *Les Deipnosophistes*, V.

Dans beaucoup de cas, malheureusement, on ne peut qu'inférer l'existence d'une procession à partir de celle d'une fête religieuse : en effet, dès lors qu'il y avait fête religieuse, il y avait sacrifice, et puisqu'il y avait sacrifice, il *devait* y avoir une procession. Lorsque l'existence de la procession n'est pas explicitement mentionnée par les sources écrites (c'est-à-dire dans la plupart des cas), il arrive que l'on puisse en reconstituer l'existence sur la base des données urbanistiques fournies par l'archéologie. Je citerai deux exemples de ce fait : la rue des Trépieds à Athènes, qui a gardé son tracé antique (*odos Tripodôn*, dans le quartier de Plaka) et menait au théâtre de Dionysos et l'agora de la cité de Thasos, au nord de de la mer Égée. Dans le cas de Thasos (fig. 2), il faut faire appel à un élément de mobilier urbain caractéristique : l'exèdre, sorte de banc public réservé à des dignitaires et dont la présence, comme élément de mobilier urbain, est l'indice d'un itinéraire processionnel. La cité de Thasos en offre deux exemples très clairs : une exèdre se trouve le long de la rue qui menait du prytanée au sanctuaire d'Héraclès et une inscription confirme que c'est bien là que passait la procession en l'honneur du Héros ; quant à l'agora de Thasos, elle présente une rangée d'exèdres d'époque romaine qui délimitent un itinéraire menant à un grand autel en marbre (mais on ignore à quelle divinité il était dédié). Réciproquement, le fait que des processions aient laissé une empreinte dans l'urbanisme antique suffirait à démontrer que les processions revêtaient une grande importance aux yeux des Anciens : le cadre architectural ainsi dessiné semble délimiter un espace vide, mais ce n'est pas le cas, comme l'a fort justement écrit Manar Hammad (2015) : « l'espace, c'est ce qui s'y passe ».

Toutes les processions connues un peu en détail offraient le même spectacle d'une ordonnance rigoureusement hiérarchisée. On constate aussi que les processions étaient étroitement liées à l'existence des cités du fait que leur organisation était fixée par les autorités civiques (car la notion de clergé n'existe pas en Grèce et les prêtres sont souvent des magistrats élus). C'est à ce point que l'on peut tenter d'en fournir une analyse plus approfondie.

Le premier constat que l'on peut rappeler est que la procession est un rituel répétitif et quasi immuable : la date est fixe, l'itinéraire est fixe, l'ordre du défilé est immuable. Cette fixité n'est pas seulement la traduction d'une tendance au conservatisme inhérente aux sociétés antiques, elle revêt une importance d'ordre religieux, pour ne pas dire transcendant, car la stabilité garantit la vérité de l'acte de deux manières : d'abord parce que la répétition immuable du rituel conditionne son efficacité, ensuite parce que la répétition annuelle du rituel en démontre la solidité et donc le caractère véridique. Déroger à la procession, ne pas respecter le détail rituel, aurait pour effet de déplaire aux dieux. Inversement, l'immutabilité garantit que les dieux seront contents cette fois comme les précédentes. On connaît ce trait dans nombre de religions à toutes les époques.

On évoquera brièvement, au passage, les analyses consacrées par Freud à la foule (1921), qui éclairent la différence essentielle entre foule en marche et procession. La foule est un agrégat non hiérarchisé de personnes qui s'identifient à un chef. Une foule en marche n'est donc pas une procession. La procession est toujours organisée à l'avance et suit des règles strictes. La foule se constitue parfois spontanément et rien n'y est ordonné ni immuable. Comme l'a montré Freud, si un incident survient, sur lequel aucun des participants n'a de pouvoir, l'agrégat se désagrège et la panique s'installe. Alors, la foule s'atomise en individus qui courent sans but, comme le dit bien l'expression « chacun pour soi ». À l'inverse, on ne participe pas à une procession à titre individuel mais comme *membre d'une communauté*.

À l'échelon des croyances religieuses, la procession antique revêt donc une grande importance. Le fait qu'elle soit ordonnée et, plus précisément, hiérarchisée, fait partie de ses caractéristiques les plus remarquables car, pourrait-on dire, par son bon ordre, elle garantit l'ordre de la société et même l'ordre du monde. Rien n'effraye plus les Grecs que le chaos, mot grec qui désigne l'indéterminé, le désordonné, l'invivable (c'est aussi le « tohu-bohu » du début de la Genèse, *Gn I, 2*). Au début du monde, d'après la mythologie grecque, les Géants se sont révoltés contre les dieux, ce qui a provoqué une bataille cosmique, la Gigantomachie. Les dieux ont réussi, non sans mal, à vaincre les Géants, qui représentent la « force obscure » et les ont enfermés sous l'Etna. La Gigantomachie constitue un des thèmes iconographiques préférés des sculpteurs grecs, on la rencontre sur de nombreux édifices religieux comme le trésor de Siphnos à Delphes et le grand autel de Zeus à Pergame. Comme chacun sait, les Grecs étaient partisans de l'ordre, de l'équilibre, de l'harmonie, du rationnel. La procession traduit donc matériellement l'ordre de la société qui, lui-même, reflète l'ordre du monde. Ainsi, la tenue d'une procession a quelque chose de rassurant pour l'ensemble du corps social.

On peut, pour finir, souligner un autre trait essentiel mais particulièrement méconnu des processions grecques. Comme chacun sait, la Grèce antique était, du moins jusqu'à la fin de l'époque classique, un monde atomisé en cités indépendantes les unes des autres. Athènes, Thèbes, Mégare, Corinthe, pour prendre quatre cités voisines, étaient chacune un État autonome formé d'un noyau urbain et du territoire agricole qui l'entourait. Beaucoup de cités se rattachaient à un ancêtre commun et l'on pensait donc que toute la population en descendait. Les Athéniens se disaient « autochtones » au sens étymologique, c'est-à-dire « nés de leur propre sol » et, chez eux, l'on n'était autorisé à endosser une magistrature que si l'on pouvait prouver que l'on entretenait la tombe de sa famille. La citoyenneté avait donc un caractère identitaire qui en ferait rêver plus d'un de nos jours... Mais dans une cité étendue et peuplée comme l'étaient Athènes et bien d'autres, dans lesquelles une partie de la population habitait à la campagne et venait peu à la ville, il y avait un manque que nos contemporains ne connaissent plus depuis longtemps : cette grande famille que formait la population de la cité n'avait guère de possibilité de prendre conscience de son nombre et de sa force, contrairement à nous qui disposons de tant de médias et sommes saturés de tant de statistiques démographiques, économiques, voire militaires.

Il est vrai qu'à Athènes au moins, cité-mère de la démocratie, tous les citoyens étaient invités à participer à l'*ecclesia*, l'assemblée du peuple, qui se tenait en moyenne à peu près trois fois par mois et aurait dû permettre aux citoyens de se compter. Mais « tous les citoyens » signifie en réalité les seuls adultes de sexe masculin ayant accompli leur service militaire, ce qui constitue déjà une réduction drastique du nombre des participants. Sans entrer dans le détail très complexe des évaluations, on estime que le corps civique athénien était constitué d'environ 30 à 40.000 hommes, à quoi il faut ajouter les femmes et les enfants, ce qui permet d'arriver très approximativement au chiffre de 200.000 habitants, sans compter un nombre égal d'esclaves et environ 30.000 « métèques » (étrangers avec droit de résidence). Dans la réalité, les présents à l'assemblée du peuple étaient toujours moins de 10.000 et la fréquentation habituelle de cette assemblée peut être estimée à environ 3.000 citoyens : les habitants de la campagne étaient sans doute particulièrement sous-représentés. Ces citoyens présents à l'*ecclesia*, par leurs votes, étaient les véritables détenteurs du pouvoir politique, mais ils étaient en petit nombre...

Revenons aux processions et, plus particulièrement, à la fête des Panathénées, célébrée chaque année au mois de juillet en l'honneur d'Athéna. Cette fête regroupait, au moins en théorie, *tous* les habitants (hommes *et* femmes) de l'Attique, c'est-à-dire d'Athènes et de son territoire. En outre, les cités grecques alliées d'Athènes se faisaient un devoir d'y envoyer des représentants : à certaines périodes, cela représentait plusieurs dizaines de cités. Habitants des campagnes ou représentants des alliés, ils devaient venir en foule pour assister ou participer au cortège de la procession qui gravissait l'acropole et menait les bœufs au sacrifice de l'hécatombe (le mot hécatombe signifie « cent bœufs »). Sans doute, toute la population ne pouvait-elle prendre part à la procession, mais on imagine bien que cette grande fête

religieuse, suivie de réjouissances au cours desquelles on consommait les viandes des animaux sacrifiés, attirait une grande multitude. C'était donc une occasion unique pour le peuple athénien *de prendre conscience de son nombre et donc de sa puissance*. Ce caractère en quelque sorte réflexif de la procession des Panathénées me paraît un ressort essentiel de la conscience que le peuple athénien pouvait avoir de lui-même, de manière très concrète. Il me semble que cette idée fournit la meilleure explication de l'existence des processions : pour le dire de façon un peu brutale, une procession est une *démonstration de force*. Cette explication ne paraîtra peut-être pas très originale... et du reste, on pourrait l'appliquer à ces autres « processions » déjà évoquées que sont les défilés militaires ou syndicaux. Par ailleurs, on comprend aisément que la participation à une procession, fût-elle de nature religieuse, n'implique pas nécessairement qu'on adhère à une croyance religieuse : on demande souvent si les Grecs croyaient à leurs dieux mais la question n'est pas judicieuse, les Grecs exécutaient des rites religieux...

Pour aller un peu plus loin tout en restant dans le domaine des processions antiques, je voudrais faire intervenir à nouveau l'œuvre extraordinaire qu'est la frise du Parthénon. Il s'agit incontestablement d'un des chefs d'œuvre les plus remarquables que nous ait laissés la Grèce antique, une frise de 160 mètres de long placée au sommet du mur d'un de ses plus beaux temples, le premier et l'un des rares à avoir été réalisé entièrement en marbre. Or cette frise est paradoxale sous deux aspects au moins : d'abord, il est tout-à-fait inhabituel de placer une frise continue au sommet d'un mur et non pas en couronnement de la colonnade, c'est même un exemple unique d'une telle position, ce qui place l'œuvre à part de toutes les autres frises ; mais il faut aussi souligner que le sujet même de la frise est la procession des Panathénées et non pas le sacrifice de l'hécatombe en l'honneur d'Athéna. Or, comme on l'a vu précédemment, l'acte essentiel du culte est, dans la religion grecque, le sacrifice et non pas la procession. Lorsque l'on prend conscience de cela, on est amené à faire une lecture un peu surprenante de cette frise : elle ne représente pas *le sacrifice en l'honneur d'Athéna*, elle représente *la procession des Athéniens*, elle symbolise donc *le peuple d'Athènes*, d'autant plus clairement qu'elle représente en abrégé les corps constitués qui en sont l'armature vivante. En somme, la frise des Panathénées glorifie non pas Athéna mais le peuple athénien lui-même ! Ainsi, lorsque, chaque année, les citoyens athéniens passaient au pied du Parthénon dans la procession qui les menait à l'autel du sacrifice, ils pouvaient se voir, immortalisés dans le marbre du temple, et cette procession de marbre faisant le tour du temple de la déesse célébrait donc pour l'éternité la piété mais aussi, et peut-être surtout, la puissance du peuple d'Athènes.

Freud, S. : *Psychologie de masses et l'analyse du moi*, 1921.

Hammad, M. *Sémiotiser l'espace, décrypter architecture and archéologie: essais sémiotiques*, Paris, 2015.

Turner, V. W.: *The Anthropology of Performance*, 1987.



Fig. 1 : Détail de la frise des Panathénées : les éphèbes. Londres, British Museum (photo de l'auteur).

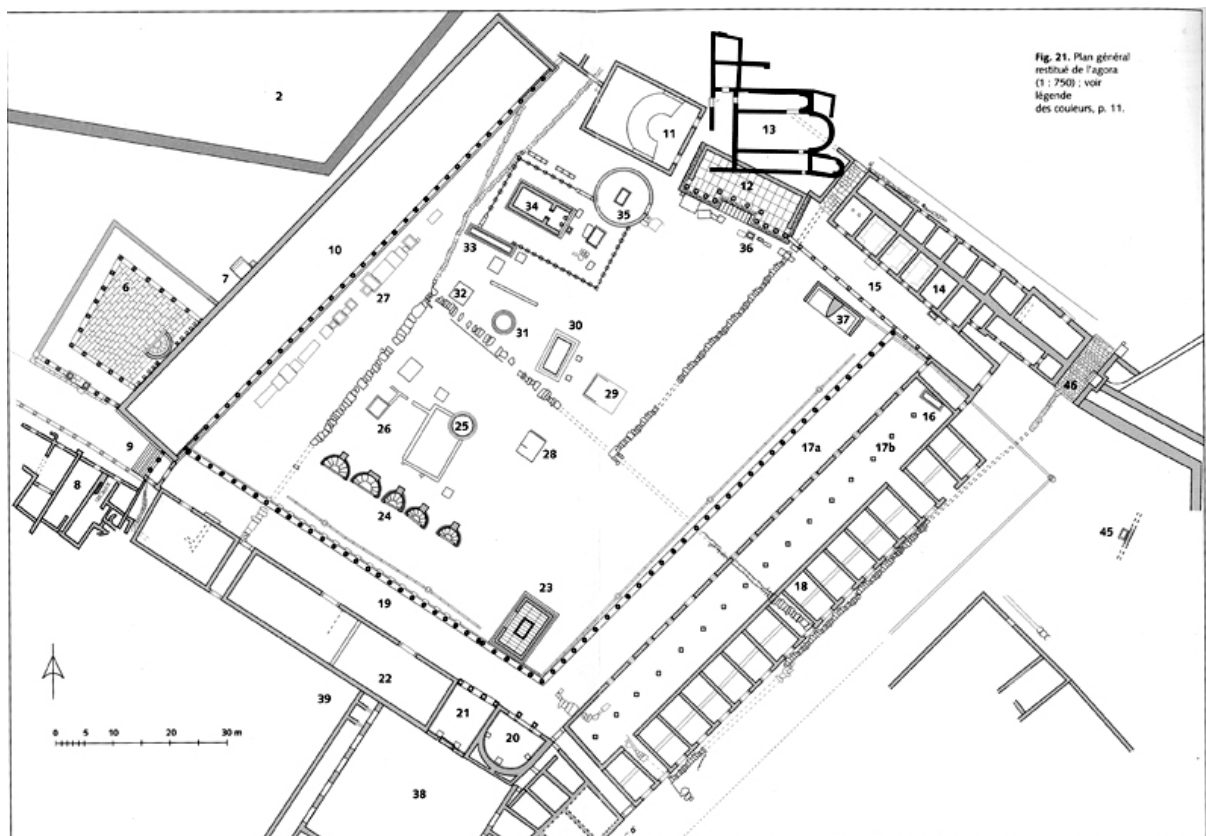


Fig. 2 : Thasos (Grèce), plan de l'agora antique. N° 23: autel monumental. N° 24: allée d'exèdres.